

Zeitschrift: Le pays du dimanche
Herausgeber: Le pays du dimanche
Band: 7 (1904)
Heft: 14

Artikel: L'œuf de Pâques de Suzel
Autor: Douliac, A.
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-253795>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 14.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

LE PAYS ILLUSTRÉ

JOURNAL HEBDOMADAIRE ILLUSTRÉ

* * POUR LA FAMILLE * *



PARAISSANT



A PORRENTUUY



N^o 14

Supplément du Dimanche 3 avril

1904

L'œuf de Pâques de Suzel

Ce matin-là, Suzel se leva avant le jour; elle s'habilla doucement, bien doucement pour ne pas réveiller sa vieille cousine qui ronflait dans l'alcôve, et, ses sabots à la main elle ouvrit sans bruit la porte de la chaumière et se glissa au dehors.

Tout dormait encore dans le village: les maisons étaient closes, seuls les hurlements d'un chien troublaient le silence de la nuit, et au loin, l'aube naissante colorait l'horizon d'une teinte rosée.

La petite fille, pieds nus, pour que l'on n'entendit pas le claquement de ses galoches, courut tout d'une traite jusqu'à la grande route et s'enfonça dans la campagne.

Suzel avait huit ans; c'était une de ces jolies fleurs d'Alsace, aux cheveux blonds comme les blés, aux yeux bleus comme des bluets, aux lèvres rouges comme des coquelicots, et malgré ses haillons, elle était si mignonne que la plus fière grande dame eût eu plaisir à l'embrasser.

Suzel était orpheline: son père, brave soldat, avait été l'une des premières victimes de la guerre, et dormait là, tout près, au milieu de ses camarades, tombés comme lui à l'ennemi.

Suzel, alors âgée de six ans, était restée seule avec une parente éloignée, très méchante, très dure, qui la battait chaque fois qu'elle était ivre, et elle l'était constamment.

La pauvre petite était très malheureuse; personne ne s'intéressait à elle.

Des gens du pays qui avaient connu son père, les meilleurs avaient émigré pour ne pas devenir prussiens.

Et l'enfant grandissait tristement, songeant à ce « papa » si bon, si tendre, couché là-bas sous l'herbe verte, au « doux pays de France », dont il parlait avec tant d'amour, et à ces trois couleurs qui flottaient jadis si gaiement sur le clocher de la vieille église.

Et père, patrie, drapeau, se confondaient dans son âme enfantine, en une même idée de bonheur.

Ce matin-là, c'était le jour de Pâques, la campagne était en fête, des oiseaux chantaient le printemps, et au-dessus de la tête de la petite fille, deux cigognes au longs becs passèrent rapidement, leurs grandes ailes déployées.

— Comme elles vont vite! soupira Suzel en les suivant dans leur vol.

Et elle pressa le pas, trottant de toute la vitesse de ses petites jambes.

Où courait-elle ainsi?

À la ferme des Cigognes, située à deux lieues de là, juste après la borne-frontière qui séparait la Mère-Patrie de sa fille chérie, l'Alsace.

La fermière était une Alsacienne, restée en terre française et fidèle aux trois couleurs; aussi, à Pâques, les œufs qu'elle distribuait, selon la coutume, aux enfants du pays n'étaient-ils ni rouges, ni bleus, ni jaunes, mais tricolores, et ses deux garçons étaient chargés de les peindre ainsi, pour la grande joie des petits Français et la grande colère des Prussiens.

L'année précédente, Frantz Kolb, un voisin de Suzel, avait montré un de ces œufs à la fillette, qui l'avait admiré naïvement, et avait même pleuré bien fort quand un gendarme prussien, ayant vu la chose, avait confisqué et écrasé entre ses gros doigts l'emblème séditieux.

Et Suzel avait attendu impatiemment Pâques suivant pour se rendre à son tour à la ferme des Cigognes.

Elle allait, elle allait vite, bien vite, car elle n'était pas du pays; beaucoup d'enfants passeraient avant elle, et si elle arrivait trop tard, elle n'aurait plus rien.

Son cœur se serrait à cette pensée.

Les maisons se profilèrent à l'horizon éclairées par le soleil levant.

Que c'était loin encore, mon Dieu!

Ses pieds étaient gonflés, elle n'avancait plus qu'avec peine.

Enfin, elle toucha la borne-frontière et s'assit un moment

pour respirer, heureuse de sentir sous ses pas la terre de France.

En ce moment, une nichée de gamins, sortant de la ferme qu'elle voyait là, derrière les arbres, passa devant elle, riant, se bousculant. Tous tenaient à la main, ces beaux œufs tricolores, objet de l'ambition de la pauvrete.

Oh! mon Dieu! j'arrive trop tard! pensa-t-elle.

Et, dans un suprême effort, elle courut toute d'une haleine jusque la grande cour où la fermière, robuste paysanne à l'air avenant, distribuait ses œufs de Pâques aux gamins, comme jadis le roi XIV à ses courtisans qui, certes, ne mettaient pas plus d'empressement à les recevoir.

La corbeille se vidait rapidement; il n'y en avait plus qu'une douzaine, plus que cinq, plus que deux, plus qu'un!... et trois ou quatre mains se tendaient encore!

— Pour moi, madame, pour moi, je vous en prie!

Cette voix suppliante fit tourner la tête à la bonne femme.

— Pourquoi à toi plutôt qu'aux autres, petite?

— Elle n'est pas d'ici!

— C'est une Prussienne! dirent les bambins...

— Non, dit l'orpheline en pleurant, je ne suis pas Prussienne; papa est mort pour la France, et moi j'ai fait deux lieues ce matin pour venir chercher un œuf français.

— Adjugé, alors, dit la fermière émue en embrassant l'enfant, et tu auras encore une tranche de galette et un bol de lait en mémoire du soldat.

* * *

Une heure après, Suzel quittait la ferme, emportant son bel œuf si chèrement acheté. Dans sa joie, elle ne sentait pas la fatigue, elle marchait gaïment, s'arrêtant de temps à autre pour admirer son trésor.

Mais, en approchant de son village, son pas se ralentit; elle s'arrêta effrayée...

Qu'allait dire sa vieille cousine? Comment cacher l'objet défendu?

Un uniforme apparut sur la route: c'était le même gendarme qui avait si brutalement brisé l'œuf de Frantz.

Suzel eut peur, et, le cœur battant comme si elle avait commis un vol, elle se jeta dans les houblonnières et se blottit derrière les hautes tiges.

Le Prussien passa. Mais après lui il y en aurait d'autres! Que faire?

Tout à coup l'orpheline eut une inspiration; elle obliqua sur la gauche et gagna un enclos où un tumulus, surmonté d'une croix, indiquait la place où étaient enterrés les soldats tués en cet endroit.

Une végétation luxuriante recouvrait tous ces morts et confondait leurs restes sous un même manteau de verdure et de fleurs. Quelques monuments indiquaient les tombes des officiers.

Suzel alla à la fosse commune, où reposaient ces héros obscurs, tombés pour la défense de la mère commune.

Elle s'agenouilla, dit sa prière; puis, avec un soin pieux, comme on dépose une couronne, elle déposa, sur un lit de mousse, son bel œuf aux trois couleurs, seule richesse qu'elle possédait, offrande naïve de son jeune cœur.

— Que faites-vous donc là mon enfant?

A ces mots prononcés en français, Suzel leva la tête.

Une dame âgée, vêtue de deuil, qu'elle n'avait pas vue d'abord, cachée par une tombe, était devant elle.

Elle avait un doux visage, encadré de cheveux blancs et sillonné de larmes.

En entendant la langue que parlait son père, la petite fille n'eut pas peur, et souriante à l'étrangère:

— J'apportais un œuf de Pâques à mon papa, madame.....

Et simplement, naïvement, elle conta sa petite histoire.

La dame l'écoutait attentive, émue, touchée de cet amour filial; attendrie par cet élan profond vers la patrie.

— Chère petite Française, dit-elle, en embrassant la pauvrete étonnée, tu as le cœur trop français pour ne pas rester Française.

« Je suis la mère du lieutenant Vergis, ton père et mon fils ont été frappés côte à côte... Ils sont réunis dans la mort, soyons réunies dans la vie. Tu n'as plus de père, je n'ai plus de fils; mais si tu veux remplacer l'enfant que j'ai perdu, je serai pour toi une bonne mère ».

Confiante, Suzel plaça sa petite main dans celle de la vieille dame et, sous le regard de tous ces braves tombés pour les trois couleurs, l'adoption fut signée.

A. DOURLIAC.

Le catholicisme en Hollande

Depuis trente ans, les catholiques ont singulièrement prospéré en Hollande: ils ont surtout compris les bienfaits de l'association. Il existe parmi eux des associations pour tous les besoins et pour toutes les conditions: des cercles militaires dans les lieux de garnison, des œuvres ouvrières pour la classe laborieuse; des syndicats de patrons, de petits commerçants, d'agriculteurs, avec des banques dites d'épargne; des sociétés de tempérance contre l'alcoolisme; des conférences de St-Vincent-de-Paul au nombre de 200 comptant 3,500 membres.

Ce mouvement de concentration se trouve puissamment soutenu par une presse religieuse qui gagne tous les jours en importance. On fonde actuellement un grand organe de publicité qui puisse lutter avec les journaux protestants du grand commerce, lus par tous les gens d'affaires.

Sur le terrain de l'enseignement, les catholiques hollandais luttent également avec courage et avec succès.

L'enseignement supérieur est entre les mains de l'Etat; « neutre » en principe, il n'est que trop souvent, comme partout où l'Etat est éducateur, « athée ». Il faut pourtant ajouter que les professeurs, même incrédules, sont en général respectueux de la religion et que les étudiants catholiques peuvent suivre leurs cours sans être molestés. On étudie en ce moment un nouveau projet de loi de la plus haute importance pour l'Eglise; il autoriserait les catholiques à créer des Universités libres, conférant des grades reconnus par l'Etat.

Les écoles officielles d'enseignement secondaire affichent également la neutralité. Les catholiques sont contraints de les entretenir par l'impôt; du moins ont-ils la liberté d'en fonder d'autres à leurs frais. Ils n'y ont pas manqué, surtout depuis le fameux mandement de l'épiscopat néerlandais, en 1868, qui porta le coup de mort à l'enseignement de l'Etat pour les catholiques. L'enseignement libre est représenté par 27 pensionnats de jeunes gens et 77 pensionnats de jeunes filles, dirigés la plupart par des religieux ou des religieuses. Il y a en outre des instituts catholiques pour les aveugles, les sourds-muets, les enfants abandonnés. Une douzaine de Séminaires coloniaux forment des sujets pour les missions, le plus grand nombre fondé par des étrangers.

De calviniste qu'était l'enseignement primaire jusqu'en 1857, il est devenu neutre, mais d'une neutralité moins sectaire que celle inventée par les Jacobins de France. Aux heures fixées, d'accord avec l'autorité communale, les ministres des divers cultes peuvent pénétrer à l'école et y faire leur catéchisme aux enfants, avec l'assentiment des parents. L'école publique peut même être tenue par des